

Poissons et pêcheurs : même combat !

Autour d'une île, sous la surface agitée de la mer, nagent d'innombrables poissons. Tel est du moins un sentiment partagé, se fondant sur les prises des pêcheurs. Pour autant, qui sont ces poissons ? Sont-ils aussi nombreux que nous l'imaginons ? Vivent-ils là tout au long de l'année ou seulement une (brève ?) partie de leur existence ? Autant de questions élémentaires que la réserve Naturelle Nationale de l'Île de Groix ne pouvait laisser sans réponse, pour autant qu'elle en eût les moyens, car les poissons, sous l'eau, sont plus difficiles à observer que les minéraux et les roches, sur la côte. Ce travail est issu de la rencontre entre scientifiques, pêcheurs et plongeurs, que concrétisa une exposition dans la Maison de la réserve à l'été 2011, dont le maître d'œuvre fut Catherine Robert. Ce volume, une prolongation de cette exposition, rend compte d'un projet dont le lent mûrissement s'est étalé en fait sur plusieurs années.

Les poissons des naturalistes

En somme, les naturalistes savent à la fois beaucoup et peu de choses sur les poissons. Beaucoup au regard de leur diversité qui, sur les côtes atlantiques, est globalement connue : de nouvelles espèces seront rarement recensées dans les années à venir, si ce n'est dans des milieux spécifiques, à grande profondeur par exemple. Peu au regard de la biologie et de l'écologie des poissons, lesquelles constituent un terrain d'observation pour trois groupes d'acteurs, tous naturalistes à des titres divers.

Les scientifiques [1] ont pour les poissons des affinités incertaines. Certains s'attachent avant tout à définir ce qu'est un poisson, une question qui relève de la biologie théorique, permettant de situer ces organismes au sein de l'arbre évolutif. D'autres, moins préoccupés par les schémas théoriques, font l'inventaire de leurs variétés, puis s'interrogent sur leur place au sein du vaste monde des océans, et en découvrent les mille



[1] Deux naturalistes en discussion devant la Maison de la réserve : Jean-Michel Crouzet (à gauche) et Jean-Michel Quéro (à droite).

et une facette saisonnières. Certaines de leurs interrogations restent encore vaines, y compris pour des espèces communes. Qui sait comment l'anguille rejoint ses lieux de frai ? Qui sait où se reproduit exactement le congre ?

Les plongeurs [1] fréquentent les poissons au fil de leurs pérégrinations sous-marines, les poissons étant parfois leurs cibles préférées, aux deux sens de ce mot. Une plongée peut en effet être une occasion de capturer des poissons, mais aussi de les observer au fil des saisons dans leur habitat naturel. Les plongeurs sont donc en première ligne lorsqu'il s'agit de repérer les premiers indices de présence d'espèces qui répondent aux modifications du milieu (par exemple un changement de la température de l'eau, ou la disparition d'un prédateur).

Les pêcheurs, plaisanciers et surtout professionnels [2], accumulent eux aussi des connaissances, non seulement sur les techniques de pêche (indispensables à la réussite de leur art), mais aussi et surtout sur les poissons eux-mêmes, sans lesquelles la rentabilité économique de leur profession serait caduque. Un pêcheur sait où et quand pêcher telle ou telle espèce, dont il acquiert une connaissance précise de l'écologie : son habitat, permanent ou temporaire, ses migrations, ou encore les fluctuations de ses populations. Ces connaissances naturalistes se devaient d'être partagées entre tous les acteurs. Ce partage ne va cependant pas de soi, dans un monde où la richesse, voire le profit, est aussi le fruit de connaissances non partagées. C'est dire combien ce volume doit à la bonne volonté de tous les pêcheurs groisillons, au premier rang desquels Jean-Marc Hess, d'un plongeur curieux et sagace, Jean-Michel Crouzet [1], et enfin des scientifiques, ichthyologistes ou écologues. Jean-Claude Quéro [1] occupe une place de choix dans cet aéropage, car il a initié l'inventaire des poissons de l'île. Un inventaire, c'est une liste de noms (en somme un brutal dénombrement), mais aussi une somme de questions et d'interrogations. Outre Jean-Claude Quéro, nous devons remercier tout particulièrement pour leur aide Bernard Le Garff et Patrick Le Mao, qui ont su répondre à nos insidieuses et répétées demandes (et il y en aura d'autres !), ainsi que Romain Vullo et Patrick Le Mao, qui ont bien voulu relire une grande partie de ces textes. Nul doute que ce volume ne soit qu'une étape, et qu'il appellera de la part de tous les naturalistes de nouvelles observations.



[2] Tous les contributeurs sont là, ou presque... Debout de gauche à droite : Albert Goarin, Jo Le Port, Jean-Marc Hess, Michel Ballèvre, Jean-Michel Crouzet, Stanislas Yvon, Jean-Claude Le Corre, Philippe Le Garrec et Catherine Robert. Assis de gauche à droite : Thierry Orvoën, Colomban Tonnerre et Christian Yvon

La pêche des historiens

Les naturalistes ne peuvent faire l'économie d'une mise en perspective historique. La population de l'île de Groix, comme celle de bien d'autres communautés maritimes, côtières ou insulaires, sait que la pêche artisanale est actuellement réduite à portion congrue, et garde en mémoire le souvenir d'un passé glorieux où la pêche au thon, et avant elle celle de la sardine, régnaient en maître sur le quotidien des îliens. De nos jours, le souvenir de ces temps révolus se perpétue à travers quelques indices (un thon au sommet du clocher, quelques bâtisses de grandes dimensions dont le visiteur subodore la fonction passée), ou est précieusement mis en valeur dans l'Écomusée. L'éclairage historique, voire archéologique, est donc un moyen de se réapproprier les pêches d'antan.

Les populations mésolithiques et néolithiques, qui fréquentèrent l'île à partir du sixième millénaire avant notre ère, pratiquèrent la pêche, mais aucun témoin direct ne nous en est parvenu à Groix. Les pêcheries d'estran, dont les deux témoins préservés sont analysés par Marie-Yvane Daire et Loïc Langouët, fournissent en revanche de précieuses indications sur des temps pourtant souvent qualifiés d'obscurs (le Moyen Âge) et qui plus est troublés par les rapines des Vikings, dont la seule tombe à barque en France fut justement trouvée à Locmaria.

De nombreux historiens et ethnologues se sont passionnés pour l'apogée de la pêche à Groix, entre 1880 et 1940, activité qui donna aux groisillons une identité si forte au sein des communautés maritimes du littoral français. Au-delà des travaux fondateurs de Dominique Duviard, le relais a été pris par bien d'autres, dans le sillage duquel nous avons confié l'écriture de l'histoire de ces pêches à la sardine et au thon à Jean-Claude Le Corre.

L'avenir de la pêche

Naturalistes et historiens continuent de s'interroger mutuellement sur les raisons des fluctuations de la ressource, entre causes naturelles et infortunes anthropiques. Il fallait donc, en dernier lieu, faire le point sur l'état de la pêche aujourd'hui à Groix, que ce soit celle des professionnels ou celle des plaisanciers. Il fallait enfin envisager si d'autres productions (moules, ormeaux), alternatives ou complémentaires à la pêche, pouvaient permettre à la communauté des gens de mer de Groix de ne pas vivre seulement du souvenir.

Entre raréfaction de la ressource, par surexploitation ou par modification des milieux et des écosystèmes qu'ils abritent, et ceci de la mer des Sargasses aux lavoirs de Groix, les destins des poissons et des pêcheurs sont liés. Les uns, qui vivent dans l'eau, voient leur nombre diminuer, parfois de façon inquiétante (anguille), voire même, dans le secteur considéré, quasiment disparaître (esturgeon, pocheteau, ange de mer). Les autres, qui vivent sur l'eau, se voient soumis à des contraintes économiques telles (coût de la mise en conformité du matériel, mondialisation de la pêche et des échanges, prix du carburant) que leur activité en est menacée. Avec des boucles de rétroaction et des effets en retour qui ne permettent plus aux uns d'ignorer les autres, et réciproquement. Poissons et pêcheurs, même combat ! Telle est bien la devise du moment. ■

Michel Ballèvre